Document generated on 06/07/2025 1:17 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Telle est ma McQuête

Sonia Marcoux

Number 77, Spring 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3461ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marcoux, S. (2004). Telle est ma McQuête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 56–63.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Telle est ma McQuête

Sonia Marcoux

Au commencement, il y eut le jour de mes quatre ans. Je sais qu'il s'en trouve pour dire que c'est trop jeune. « Avant six ou sept ans, c'est peut-être dangereux », « Une minute d'inattention et gloup, il s'étouffe ! » Peu importe : c'était mon anniversaire, on ne cessait de me dire que je devenais un « grand garçon » et mon père n'allait certainement pas m'en décourager. En fait, je suis même convaincu aujourd'hui qu'il s'agit là de ma première communion avec la vie, du choix qui aurait une influence indiscutable sur tout le cours de mon existence à venir. J'étais à un carrefour, c'était l'un ou l'autre et j'ai tranché, convaincu et aussi réfléchi qu'on peut l'être après quarante-huit mois de vie : j'ai définitivement tourné le dos au mièvre Joyeux Festin et j'ai embrassé sans me retourner le père de tous les sandwiches, le Big Mac. Je suis devenu un homme — si on veut… Rituel de passage obligé en Occident.

La suite ? Assez déprimante. À six ans, je me suis mis à faire des crises d'angoisse quand on sautait une semaine de resto ; lorsque j'ai eu huit ans, ma mère a voulu imposer chez nous la révolution crème Budwig le matin/Commensal le soir, qui n'a pas obtenu le résultat escompté mais plutôt le divorce de mes parents. Quand est venu le moment de choisir une école secondaire, mes critères s'énonçaient clairement : plutôt éloignée de la maison, une bibliothèque bien garnie et, oui, La Mecque alimentaire à deux pas. Ainsi, la distance me permettrait de brûler les graisses que m'occasionnait mon dîner, pris sans conteste dans le seul havre de sécurité que je connaissais aux alentours…

Un jour, mes parents ont cessé de subvenir à mon besoin : ils ont essayé de m'imposer le lunch traditionnel, mais quel goût horrible quand on est habitué à une certaine dose de raffinement gustatif quotidien ! Je jetais tous mes lunchs, sans même en vérifier le contenu, mais l'argent de poche suffisait à me nourrir convenablement, c'est-à-dire dans un McDo. Était tout de

même venu le temps pour moi de travailler. J'en faisais de l'insomnie. Mon entourage s'attendait à me voir servir la main qui me nourrissait… Jumeler plaisir et travail ? Impossible, trop malsain ! Je suis de ceux qui aiment s'entourer de mystère, et il était hors de question de me révéler les détails de la Création ! Une usine près de chez moi offrait un poste de gardien de nuit, à un salaire ridiculement élevé : j'y ai trouvé un remède à mon insomnie et à ma pénurie de pécule. Mon premier emploi, à quinze ans. Que du profit à engranger pour ma paroisse…

Une chose était claire pour moi : toute cette fortune devait aller dans le fonds BM. Bref, mon boulot me suffisait, l'argent s'empilait dans mon compte en banque et bientôt, les Big Macs ne furent plus un problème. Quand j'eus seize ans, mes parents en ont eu assez que je me rende au travail à pied (comment garder autrement un poids santé ?) et m'ont payé mon permis et un superbe tacot dont les pièces ne s'agencent pas entre elles : une porte noire, le coffre rouge, le devant blanc, etc. Une courte-pointe motorisée, en somme. Étrange situation. Surtout que, avec mes économies, j'aurais pu m'acheter quatre-vingts voitures de ce troisième type.

J'ai terminé le secondaire et un jour de déprime, me suis demandé ce que j'allais foutre de ma vie et de mon fric. J'ai fait une liste des choses que j'aime :

1. Big Macs,
2. Maman,
3. Argent.

Fort peu concluant. Pour l'apparition miracle d'une carrière, on repassera. J'ai donc dressé une autre liste, celle des choses que *j'aimerais* :

1. D'autres Big Macs,
2. Femmes,
3. Voyager.

Et soudainement, tout est devenu clair ! Les morceaux s'emboîtaient les uns dans les autres et me montraient la voie à suivre ! Un peu plus et j'entendais une gentille musique disneyesque s'élever de mes murs minables… C'était la confirmation que

j'attendais. Je me suis levé et j'ai placé ma quête résolument au centre de ma vie : je devais goûter au plus grand nombre de Big Macs dans le monde. Assis dans ma voiture, je n'ai pas tourné la clé tout de suite : j'ai savouré ce moment où je prenais ma vie en main. Savourer, comme lors de ma première bouchée du divin sandwich : lentement, en prenant le temps de goûter et de différencier les saveurs qui se mêlaient entre langue et palais, en gagnant un peu d'assurance à chaque coup de mâchoire et sans prendre la peine de m'arrêter, ne serait-ce que pour essuyer la sauce qui coule au coin de ma bouche… Je me devais de renouveler cette première fois, encore et encore. J'ai saisi le volant, mis le contact et roulé.

Au départ, je me suis demandé si, en vérité, tous les Big Macs du Québec ont le même goût. Enfant et adolescent, j'ai testé ceux de la région montréalaise, mais jusqu'où cette saveur que j'aimais tant s'étendait-elle ? Première étape : la Gaspésie, à l'autre bout de mon petit monde. À Trois-Pistoles, j'ai embarqué une voyageuse en route vers le Nouveau-Brunswick. Elle est montée à bord de mon auto, un sac à dos dans une main et un lait frappé à la fraise dans l'autre. Je n'ai pas remarqué tout de suite ses cuisses, ses yeux ni même ses seins : je n'ai vu que l'arche dorée sur le gobelet ciré. Et j'étais amoureux.

C'est donc à Percé, ce soir-là, que j'ai atteint l'objectif numéro trois de ma quête. Un autre type de première fois, tout aussi savoureuse et satisfaisante que ma première communion avec mon repas de prédilection. Évelyne — c'est son nom — m'a initié au McHomard (spécialité locale à la « sauce à salade commerciale ») et à la possibilité de voir grand tout de suite. Car, oui, encore là, le même goût suprême du Big Mac règne en maître, jusqu'à la baie des Chaleurs ; seule petite nuance, mais peut-être ai-je été trompé par mon odorat, j'ai eu l'impression d'un hamburger plus salé, plus marin. Comme la peau d'Évelyne, le dernier soir…

J'ai roulé comme un perdu vers un aéroport, confus de mes sentiments contradictoires : triste de laisser ma première femme derrière moi, enthousiaste des sensations qu'elle m'avait fait

connaître. Convaincu d'agir comme il fallait pour la Cause, j'ai pris le premier avion pour l'Angleterre après avoir vendu mon auto à un gars incompréhensible. À Londres, j'étais réellement dérouté, ne serait-ce qu'à cause du sens de la circulation... D'où ça vient que certains peuples roulent à droite et d'autres, à gauche ? Il me semble qu'on aurait pu se parler, en arriver à un consensus mondial, non ? Bref, je me suis engouffré dans la première hutte brune et blanche que j'ai croisée et j'ai commandé mon plat favori, en trio ; tout de suite, les problèmes ont commencé, parce que ça ne s'appelle pas un trio là-bas et que des « fries », c'est des « chips »... Encore une fois, la diplomatie internationale a échoué à établir un protocole clair ! La bonne nouvelle ne se répand plus comme avant. Notes de dégustation : la viande est plus sèche que chez nous (probablement de la vache folle...) et le pain est plus grillé. Mais le même goût, encore. Persistant. Besoin d'un plus grand dépaysement.

À part quelques joueurs de hockey, je ne connaissais rien de la Finlande ; je m'attendais à une langue proche des noms de produits IKEA, mais dans un pays où « ruokahalu » signifie « appétit », tout est possible ! Je me suis rendu directement au cercle polaire arctique : oui, il y a un McDo jusque-là. Certains habitants prétendent même qu'il s'agit du resto favori du père Noël : le service au volant a été conçu pour pouvoir accueillir un traîneau de douze rennes... Au cas où. Pas assez concret pour moi, ces idées de contes pour enfants et de géographie extrême : retenu à l'aéroport par le mauvais temps. Quarante heures dans le désert de glace.

Même après la chute du rideau de fer, le resto de la place Rouge demeure le plus occupé de la chaîne et ce, partout sur la planète. L'ère soviétique semble bel et bien révolue, mais pas celle des files d'attente ! Évidemment, on conserve un brin de contestation contre l'Amérique : pas de mot en anglais sur le menu. Mon Big Mac est devenu un Bolchoï Mac, que j'ai savouré en assistant à une manifestation communiste près du mausolée de Lénine : carte postale. Déjà, mon pèlerinage (et le train !) m'amenait ailleurs.

Voilà comment je suis arrivé à Varsovie, au milieu de mon chemin de croix et en plein automne. J'étais installé devant le château du Vavel pour déguster mon Big Mac ; j'y ai croisé une Polonaise aux cheveux noirs et au visage bronzé : je n'aime pas les stéréotypes, et cette femme, loin d'être blonde et fade, m'est apparue rauque, voire même grave. Un anti-cliché. Je lui ai offert la moitié de mon chausson aux pommes, elle l'a avalé goulûment : j'étais amoureux pour la deuxième fois. Dans sa minuscule chambre d'étudiante, j'ai appris de la bouche de Magda des mots slaves que je ne répéterai plus jamais. Aigre-douce Magda. Dernière tentation, qui m'a retenu un jour de trop en Pologne… En route pour l'Inde.

À la septième station, dans une Asie inconnue, New Delhi m'a accueilli en anglais. La caissière m'a expliqué que, par respect pour la population et leur religion, on ne sert pas de bœuf ou de porc dans les McDos de l'Inde ; d'ailleurs, même la mayonnaise est confectionnée sans œuf et plusieurs mets végétariens se trouvent parmi les favoris au pays. On m'a donc offert l'alternative au Big Mac, le Maharaja Mac (sans blague !), farci de boulettes de mouton… Étrangement, la deuxième journée, je n'en ai pas repris. Vivement le Pakistan (j'y retrouve une statue du grand prophète Ronald à l'entrée du McDo), où la restauration rapide commence à peine : j'ai retrouvé mon objet de culte (cette fois-ci, 100 % bœuf, mais halal) et une autre nouveauté, Fatimeh, à la peau cuivrée et aux yeux si invitants, qui sortait du resto au moment où j'y entrais. Doucement épicée, et fraîche comme de la laitue craquante.

Puis la suite défile plutôt rapidement : j'ai opté, comme ça, pour la Nouvelle-Zélande — pain sec, Kiwi Burger (¼ de livre régulier + tranches de betterave + un œuf) à éviter —, le Costa Rica (une pelletée de coriandre dans chaque bouchée, un chausson aux ananas pour dessert) et le Mexique, identique au boss du nord, mais avec de la salsa si tu en demandes… J'arrivais à la fin de mon périple, et la folle envie m'a pris d'entendre dans ma propre langue quelqu'un me demander combien d'enveloppes de sel je désirais. En route vers la France ! Paris le raffiné allait-il

m'en faire saliver de toutes les saveurs ? Bof… Les condiments ratent la cible : ils mettent dans les sandwiches une pâte de tomates épicée, effrontément nommée « ketchup américain », qui vient gâcher chaque bouchée de la saveur aigre du vinaigre rance… J'ai loué une voiture pour arpenter tranquillement la France profonde à la recherche d'un goût régional, de quelque chose dans le menu qui me ramènerait un peu à Évelyne, à Magda et aux autres. La spécificité française, je m'attendais à la voir apparaître dans le fromage : semble-t-il que des agriculteurs aussi le croyaient… Quand je suis arrivé dans la petite ville de Millau, à l'endroit indiqué par le guide touristique, des hommes courts et forts, au faciès issu en droite ligne d'un album d'Astérix, s'affairaient à démonter très proprement le McDo. Déconstruction de mon Alma Mater. Douloureux spectacle, auquel étrangement je ne pouvais pas m'opposer : j'ai appris que certains d'entre eux fabriquaient du roquefort et de la moutarde, produits fortement taxés à l'exportation, et souhaitaient que la chaîne incorpore un peu de cette saveur dans le menu, entre autres encouragements demandés pour cette région qui vit (ou plutôt vivote…) d'agriculture. Des gens sur place conspuaient les paysans, le McDo devant attirer touristes et emplois, un luxe pour la région. J'ai quitté la France le jour même, écœuré sans savoir exactement par quoi : voir un McDo en pièces ou voir ces femmes et ces hommes rejetés par le sauveur ?

Je me suis retrouvé en Amérique du Nord, berceau de ma religion. Dernière station de mon chemin de croix : Des Plaines, Illinois, là où tout a commencé. Premier lieu de culte McDoesque, premier restaurant rouge et jaune de l'Histoire, lieu de la Création, il y a des décennies. Une grande humilité m'a envahi, comme certaines personnes ont déjà décrit se sentir face au pape ou au dalaï-lama. J'ai observé les gens qui entraient et sortaient nombreux en ce samedi midi : je me suis reconnu dans plusieurs visages, dans quelques sourires d'enfants. J'ai compris pour la première fois comment les autres me perçoivent depuis des années. L'automatisme de ma démarche m'a sauté aux yeux, et j'ai eu honte. Je ne suis pas digne d'être reçu ! Finalement, je n'ai

pas osé entrer dans l'établissement : pas capable. Je serai passé à côté de cette chance unique, mais qu'importe : la maison m'appelait. C'est bel et bien la fin de mon calvaire.

□

Et me revoilà au tout premier resto montréalais où j'ai senti mon cœur battre pour le sandwich tout-puissant. La boucle se boucle. Un trio Big Mac devant moi, tout ce qu'il y a de familier — on m'a même proposé, pour un léger supplément, de changer ma portion de frites pour une poutine ! Je ne reconnais personne du quartier de mon enfance. Il faut dire que nous sommes un matin de semaine, il n'est pas tout à fait 11 h et ça doit bien faire un an que je ne suis pas venu ici… La foule se limite à six ou sept vieillards venus prendre un café en lisant le même *Journal de Montréal* en groupe, échangeant les mêmes lieux communs, tempêtant contre les mêmes décisions (en politique comme au hockey). Une gorgée de Coke vite ingurgitée, puis j'ouvre mes trois petits sachets de ketchup sur mon napperon de papier pour y tremper mes frites, et je déballe enfin mon hostie de son tabernacle de papier. Je l'empoigne à deux mains, l'approche de ma bouche et y enfonce résolument les dents. Rien. Je mâche sans ménager mes efforts : rien. J'avale ; toujours rien ! Même qu'après la troisième bouchée je n'en peux plus : je termine mes frites, ne laisse que les glaçons dans le fond de mon verre et jette mon Big Mac quasi entier avant de sortir, confus et absolument honteux de la tournure des événements. J'ai la foi chambardée.

Je n'aime plus ce goût-là. En fait, plus j'y pense, plus je crois sincèrement que ça ne goûte rien ! Je n'en ai plus faim. Je ne suis plus croyant désormais. Je pense aux nouveaux goûts qui ont fait irruption dans ma vie depuis quelques mois, et le seul auquel je m'attarde, le seul qui me rend l'appétit, c'est celui de la nuque d'Évelyne. Des doigts de Magda. Des omoplates de Fatimeh. Même les arches dorées ne me fascinent plus. D'icônes bénis, elles ont l'air dépouillé et artificiel à côté d'une Anglaise nue, au petit jour, ou d'une femme voilée qui découvre ses mollets pour

vous. La saveur des femmes, le goût des pays que j'ai visités, cela demeure. Et je regrette d'avoir eu la vision étroite, de m'être coupé du reste de la vie pour une religion gustative qui menait mes pas et mes choix. Qui m'a fait quitter des cultures et des femmes pour une saveur à retrouver à tout prix.

J'ai été esclave du Big Mac. J'ai été un intégriste, tout bêtement. Je dois m'en repentir, mais je ne sais plus vers qui ou quoi me tourner. Quelle tristesse… Étant donné que j'ai consacré tout mon argent et pratiquement toute ma vie à cette entreprise, je me retrouve entièrement démuni. Je ne sais plus à quel saint me vouer. Pour le moment, j'ai besoin d'argent : je ne peux plus voyager ni rencontrer d'autres femmes. Mais il y en a ici aussi, des femmes ! Je ferai une autre liste demain.